

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

L' Abeille.

10^{ème} ne Année.

"Je suis chose légère et vais de fleur en fleur."

10^{ème} Année.

VOL. X.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 24 AVRIL 1862.

N 17.

LES PORTRAITS.

De se faire tirer certain homme ont envie.
Chacun veut être peint une fois en sa vie.
L'amour-propre de son métier
Est ami des portraits : cet art qui nous copie
Semble aussi nous multiplier.
Ce n'est pas là notre unique folie.
Le portrait achevé, notre homme veut avoir
L'avis de ses amis, gens experts en peinture.
Regardez, il s'agit de voir
Si je suis attrapé, si c'est là ma figure.
Bon, dit l'un, on vous a fait noir ;
Vous êtes blanc. Cette bouche grimace,
Dit un autre : ce nez n'est pas bien à sa place,
Repriend un tiers : je voudrais bien savoir
Si vous avez les yeux si petits et si sombres ?
Et puis en vérité que servent-là ces ombres ?
Ce n'est point vous enfin ; il faut tout retoucher
Le peintre en vain s'efforce ; il a beau se facher
Sur cet arrêt ; il faut qu'il recommence.
Il travaille, fait mieux, réussit à son choix,
Et gagerait tout od bien cette fois
Pour la parfaite ressemblance.
Les connaisseurs assemblés de nouveau,
Condamnant encore tout ouvrage.
On vous allonge le visage ;
On vous creuse la joue ; on vous ride la peau.
Vous êtes là laid et sexagénaire ;
Et, flatterie à part, vous êtes jeune et beau.
Eh bien, leur dit le peintre, il faut encore refaire ;
Je m'engage à vous satisfaire,
On j'y brûlerai mon pinceau.
Les connaisseurs partent, le peintre dit à l'homme,
Vos amis, de leur nom il faut que je les nomme,
Ne sont que de francs ignorans ;
Et si vous le voulez, demain je les y prends.
D'un semblable tableau je laisserai la tête,
Vous mettrez la vôtre en son lieu ;
Qu'ils reviennent demain l'affaire sera prête.
J'y consens, dit notre homme ; à demain donc ; adieu.
La troupe des experts le lendemain s'assemble ;
Le peintre leur montrant le portrait d'un peu loin.
Cela vous plaît-il mieux ? dites, que vous en semble ?
Du moins j'ai retouché la tête avec grand soin.
Pourquoi nous rappeler, disent-ils ? Quel besoin
De nous montrer encore cette ébauche ?
S'il faut parler de bonne foi,
Ce n'est point du tout lui ; nous l'avez prit à gauche.
Vous vous trompez, messieurs, dit la tête ; c'est moi.

LA MOTTE.

DU LANGAGE FIGURÉ.

Ce serait une erreur de croire qu'une langue ne connaît les images et tous ces artifices désignés sous le nom de figures, que lorsqu'elle est parvenue à sa maturité ; non, ce ne sont point là des ornements dont elle se revêt, comme pour dérober aux regards les rides de sa vieillesse ; ce sont plutôt des grâces inséparables de son enfance : plus elle est jeune, plus elle aime

à s'en parer et le premier beguement d'un peuple s'exprime par des images.

Les hommes qui parlent une langue pauvre encore, ne sont-ils pas, en effet, obligés de recourir aux figures ? Mille objets les entourent et quelques mots seulement pour les désigner. Avec une monnaie bien rare, ils sont tenus à des échanges infinis en nombre. Que feront-ils lors leur détresse ? Ils combineront, ils compareront. Ils procéderont par voie d'allusion, de rapprochement ; et, à chaque instant, on verra naître sur leurs lèvres de nouvelles images, tantôt riantes et gracieuses, tantôt majestueuses et grandes, toujours expressives et le plus souvent d'une naïve vérité. Le monde sensible avec lequel ils se sont d'abord familiarisés, leur aient leur légèreté à explorer un autre monde, plus difficile à décrire, celui des idées et des sentiments. Pour exprimer leurs desirs, leurs émotions, leurs souffrances et leurs plaisirs, ils auront recours aux objets physiques qui rappelleront ces différents états de l'âme, et les rendront, pour ainsi dire, visibles à l'œil.

Mais ce n'est point seulement la nécessité qui force un jeune peuple à user de figures. Dans l'enfance d'une société, l'imagination et les passions jouent un rôle considérable : les hommes leur obéissent en aveugles. Ils rencontrent, tous les jours, des objets nouveaux, et passent tour à tour de la crainte à la surprise, de la surprise à l'étonnement : ces dispositions les portent à l'exagération et à l'hyperbole ; le langage en reçoit une teinte particulière : les traits les plus vigoureux, les couleurs les plus fortes, les expressions les plus énergiques y abondent. Pour eux, eh un mot, comme pour tous les autres hommes, le langage est la physionomie de l'âme ; et comme leur âme s'échange facilement, elle communique à leur langage le feu dont elle est animée.

Des exemples viennent à l'appui de ces réflexions et les fortifient. Rien n'est plus pittoresque que le langage de nos anciens peuples sauvages d'Amérique. Les Iroquois, dans leurs traités diplomatiques, mettent beaucoup plus de figures que les poètes dans leurs chants, même quand ils sont le plus animés. On pourrait faire un re-

cueil des discours prononcés, à différentes époques, par les chefs de nos tribus Canadiennes. Eh bien, ces enfants primitifs du sol qui n'ont eu pour maîtres d'éloquence que le silence des forêts et le spectacle de la nature, savent par fois rencontrer de ces figures hardies qui seraient honneur, non pas à un rhéteur mais à un grand orateur. "Disons-nous, s'écrie l'un d'eux qui voyait sa nation indignement dépossédée de son domaine par les Anglais, dirons-nous aux os de nos pères, levez-vous et suivez-nous !"

Les livres sacrés, écrits eux aussi dans une langue primitive, étincellent, à chaque page de mille figures, intraduisibles dans nos idiomes. On a donné à ce style, frémissant de poésie, le nom de style oriental ; peut-être serait-il plus juste de dire que tel sera toujours le langage des écrivains des sociétés encore jeunes. Homère n'a pas vécu en Arabie comme Job : pourquoi ces deux grands génies semblent-ils de la même famille ? serait-ce parce qu'ils ont vu l'aurore de deux civilisations ?

Mais le langage, en vieillissant, acquiert, tous les jours, de nouvelles richesses ; son répertoire devient plus abondant ; bientôt il possède des mots pour désigner tous les objets, pour exprimer jusqu'aux plus simples nuances de la pensée : les circonlocutions lui deviennent inutiles. Laisant alors de côté son antique vêtement, orné pourtant de desseins parfois si beaux et si pittoresques, il recherche un costume plus modeste ; la simplicité fait place à la pompe, la précision à cette ampleur où chaque pensée parlait aux yeux bien plus qu'à l'esprit. L'imagination, qui auparavant était la maîtresse du logis et disposait tout à sa guise, a fait place à sa sœur qui devient reine à son tour, l'intelligence. Celle-ci veut la clarté avant tout, et rejette de son domaine, tout ce qui peut l'altérer. Le langage gagnera donc en précision, mais il perdra de sa couleur ; il sera plus réglé dans sa marche ; mais on n'admira plus en lui d'héreuse hardiesse. Ce n'est plus une grande scène de la nature que vous avez sous les yeux, mais un parterre bien cultivé et où tout est bien aligné.

Ainsi naissent et grandissent les lan-

gues ; ornées d'abord de mille figures, elles deviennent bientôt plus rigides et plus sévères. Dans leur jeunesse, elles offrent au poète des trésors inépuisables ; plus tard, arrive le philosophe qui les dessèche un peu en pesant tous ses mots. Le pinceau du peintre cède la place au crayon analytique du penseur.

Il y a des peuples qui ne courent pendant des siècles, pour écrire leurs pensées, que des dessins variés, de petits tableaux où les objets sensibles avaient une signification morale ou intellectuelle. Ce n'est que plus tard qu'ils finirent par se servir de nos signes alphabétiques : je vois là une image de la transformation du style : d'abord remplie de métaphores, de figures, il finit par se simplifier, et par exprimer toutes les pensées, tous les sentiments, mais en perdant quelque chose de la beauté de son antique vêtement.

A. B. C.

L'ABEILLE.

“ Forsan et hæc olim meminisse juvabit. ”

QUÉBEC, 24 Avril 1862.

L'auteur de la lettre suivante nous pardonnera si, malgré son désir, nous la transportons dans nos colonnes ; car si nous devons faire publiquement notre amende honorable, il faut que l'on connaisse de même jusqu'à quel point nous nous sommes rendus coupables.

Et tout d'abord nous sommes très-sincères, en disant que nous n'avons oncques voulu insinuer que le phénomène ornithologique en question occupe une si large place dans le cœur des Petits, qu'ils paraissent disposés à le croire. Nous avons cru, à la vérité, voir dans les bruyantes démonstrations auxquelles son arrivée a donné lieu, les indices d'un plaisir réel, et dans les gauches évolutions de la dite grue à cette occasion, nous avons encore cru voir, comme parle notre correspondant, une réciprocité de sentiments. Mais nous ne voulions pas aller plus loin.

Si par conséquent, nous nous sommes servis des mots, ancienne amie, ou de termes équivalents, ça été dans un sens tout-à-fait modifié. L'usage fréquent, du reste, de ces mêmes paroles dans des circonstances analogues peut nous servir de défense et quoi que nous puissions en donner maintes preuves, nous nous bornons à citer le chevalier de la Manche qui appelait

souvent en bon espagnol, *Rossinante* du nom de *bonne amie*. Or, nous savons que personne n'avait développé à un plus haut degré que le chevalier, le sentiment de sa propre dignité.

Néanmoins nous faisons pleine réputation d'honneur aux affections outragées de MM. les Petits, et nous sommes heureux de signaler une fois pour toutes la droiture de leurs intentions ; mais nous ne regarderions pas notre conscience comme complètement soulagée si, avant de terminer nous ne les engageons pas à être à l'avenir moins captieux. Dans le monde en effet, on dit souvent avec plus ou moins de vérité qu'une trop grande susceptibilité équivaut à un aveu.

CORRESPONDANCE DE LA PETITE SALLE.

Le dernier paragraphe de votre article de Jentia a causé parmi nous beaucoup d'émoi, et nos notabilités ne font que suspendre leur ire et ses effets en attendant qu'ils sachent au juste le sens véritable de cet écrit. Les avis, il est vrai, sont quelque peu partagés. Les uns conviennent que la gentille *Abeille*, si polie, si prévenante même, ne saurait donner la moindre offense, ni *à fortiori* (c'est, je crois, le cas d'employer ce mot) insulter ceux qu'elle appelle *aveu* tant d'effusion ses jeunes et chers confrères.

Mais d'autre part, je suis chagrin de le dire, la majorité se regarde comme grièvement blessée par cette entente cordiale, cette amitié étroite, cette réciprocité, pour ainsi dire, de sentiments qu'on a paru vouloir constater entre eux et un oiseau le passage qui a obtenu depuis quelque temps droit de cité parmi nous.

Il est évidemment donné à entendre, disent-ils, que cet animal a été par nous attendu, pendant tout le cours de l'hiver, avec une espèce d'anxiété fiévreuse. Encore si cette attente eût été motivée par une légèreté assez ordinaire, avouons-le, à notre âge, nous aurions pu prendre la pilule ; mais ce n'est pas, paraît-il, à titre d'objet de curiosité, mais bien à celui d'ami intime que nous la revoyons enfin avec tant de plaisirs au milieu de nous !

Et la grue ! Ah ! elle a aussi, *comme nous*, la mémoire du cœur ; aussi à son hôtel d'hiver, elle s'est tenue à l'écart des compagnons que la froide saison lui avait imposés, se souvenant toujours que le retour du Printemps mettrait fin à ses ennuis en la rendant à une société *plus digne d'elle*.

La tendresse mutuelle de Damon et Pythias avait-elle quelque chose de plus admirable ?

Agissant donc d'après ces arguments ou plutôt d'après l'indignation qu'ils ont soulevée, les uns veulent que nous concevions une haine perpétuelle pour *l'Abeille* qui a pu faire de telles insinuations ; d'autres sont d'avis que nous fussions tomber tout le poids de notre colère sur la grue en la bannissant loin de nous. Les plus modérés enfin — et leur sentiment semble prévaloir — pensent que nous ne devrions désormais affecter aucune familiarité avec le personnage en question, afin, prétendent-ils, de ne donner à l'avenir aucune prise aux *espiègleries* des observateurs de notre conduite.

Où, M. le Rédacteur, ce sont précisément les effets de cette dernière résolution que je redoute le plus.

En effet, pour celui qui a suivi avec tant soit peu d'attention l'histoire de cette grue depuis son arrivée parmi nous, le triste sort qui la menace ne saurait être qu'un sujet de douleur. Pendant quelque temps après sa venue, une humeur revêche et misanthropique paraissait être un de ses traits caractéristiques ; elle ne prenait aucune part à la joie qui inonde la cour pendant la récréation ; la présence même d'un écolier dans le coin qu'elle s'était approprié la mettait en furie. Peu à peu cependant cette sauvagerie disparut, elle changea de nature : — et comme si elle comprenait enfin que la jeunesse doit s'amuser, elle commença par se laisser approcher, puis s'aventura hardiment parmi les cercles des joueurs.

Maintenant elle est rendue à tel point que je l'ai moi-même vue souvent se débarrasser poliment pour laisser passer une pelote, et qu'elle accepte en bonne part les tracasseries que quelques uns des plus petits se permettent encore à l'égard de sa personne. Bien plus, elle reste souvent des heures entières après la récréation, à méditer sans doute sur les plaisirs du jeune âge, n'interrompant ses méditations que pour pousser de temps en temps un petit cri aigu, qui ne peut être qu'un joyeux éclat de rire causé par le souvenir de quelque espièglerie enfantine dont elle a été le témoin pendant les jeux.

Eh bien ! si les écoliers cessent maintenant de lui témoigner les égards qui ont contribué à la faire changer de caractère, si au lieu des caresses accoutumées, elle ne trouve plus qu'un froid dédain, cette circonstance ne manquera pas de l'attrister, et si, de dépit, elle se réinstalle dans son coin solitaire, soyez en sûr, les tristes réflexions que lui suggérera la mémoire du cœur empoisonneront le reste de son existence. C'est donc pour prévenir ce danger que je vous écris d'une manière toute privée, vous priant de rectifier au sujet de votre article le sentiment de mes

confères. Votre philanthropie, j'en demeure convaincu, vous fournira une explication qui aura pour effet de calmer l'agitation des écoliers, de faire renaitre chez eux l'ancien amour de l'*Abeille* et surtout de rendre à sa position véritable celle que vous avez si malheureusement désignée comme notre ancienne amie.

M.

NOUVELLES LOCALES.

Monsieur L.J. Casault doit remplir, pendant l'absence de Mr. Taschereau, les fonctions de Supérieur du Séminaire.

Vendredi soir, veille de son départ, Monseigneur l'Administrateur a bien voulu nous adresser quelques mots dans notre Chapelle de la Congrégation. Il prit pour texte ces paroles : *O cruz, ave, spes unica*, et nous fit voir que tout l'espoir de notre bonheur en ce monde et en l'autre est fondé sur le mystère ineffable de la croix. Après cette allocution, eut lieu la vénération de la vraie Croix dont la relique nous fut présentée par Monseigneur lui-même. Il voulut encore s'unir à nous pour la pieux exercice du Chemin de la Croix.

Monseigneur, comme nous l'avons annoncé dans notre dernier numéro, est parti samedi soir avec Monsieur le Supérieur du Séminaire et a été accompagné par l'élite de la population de Québec jusqu'à l'embarcadère du bateau à vapeur du Grand-Tronc. Dimanche, il a officié à Montréal qu'il a quitté le lendemain. Monseigneur Horan a dû se joindre à lui pour se rendre aussi à Rome.

Monsieur le Grand-Vicaire C. F. Casault est chargé de l'administration du diocèse jusqu'au retour de Mgr. Baillargeon.

M. Grouard, élève du Grand Séminaire, depuis un an et demi, est allé rejoindre à Montréal, Monseigneur Taché, évêque de St. Boniface; c'est aux missions de cet immense diocèse que M. Grouard va se consacrer. Après avoir dit adieu au charmant pays de France où il est né, il s'est encore séparé de ses nombreux amis de Québec, et nous prouve doublement que rien ne coûte au courage du missionnaire.

L'éclat de la Messe du jour de Pâques a été rehaussé par une musique dont nos zélés confrères ont fait tous les frais. Ils ont chanté le *Kyrie* et le *Sandus* d'Heydn et l'*Agnus* de Novello. A Vêpres, il nous

fut permis d'entendre un nouveau *Regina Cæli* composé par Monsieur A. Dessane. Nous ne voulons pas, cette fois, tenir l'encensoir devant nos confrères. Cependant ce n'est pas sans difficulté que nous nous décidons à garder le silence, après avoir été témoin de leur empressement pour leurs exercices et du courage avec lequel ils s'arrachaient quelquefois aux plaisirs de la récréation et assez souvent aux charmes de l'étude.

Les deux fenêtres, les plus près du maître-autel de la Cathédrale de Québec, sont aujourd'hui ornées de vitraux peints qui produisent, au goût de beaucoup de personnes, un excellent effet : sur l'un on voit Saint Joseph et l'Enfant-Jésus ; sur l'autre, Saint Louis portant la couronne d'épines.

A l'office de l'Archiconfrérie de l'Eglise du faubourg St. Jean, la bénédiction du Saint-Sacrement se donne maintenant au maître-autel. Une très-belle statue de la Sainte-Vierge, du dessin, croyons-nous, d'Overbeck, a été placée au dessus du tabernacle : elle y ressort très-bien au milieu de six colonnes corinthiennes surmontées de trois frontons circulaires élégamment travaillés.

Une partie du pont de chemin de fer, à St. Thomas, Montmagny, a été emportée, paraît-il, avant-hier, par la Rivière du Sud dont les eaux sont considérablement gonflées.

Il y a eu à St. Hyacinthe, à Sorel et à Bécancour des dégâts affreux causés par la crue des eaux. Suivant les dernières nouvelles, dix personnes de ce dernier lieu ont été victimes de ce désastre ; les cadavres de cinq d'entre elles ont été trouvés.

NOUVELLES ETRANGERES.

L'horizon politique en Italie devient de plus en plus sombre; tout fait présager une crise imminente et menace de ramener ce beau pays aux plus mauvais jours de la révolution française. Mazzini vient d'adresser une lettre au comité unitaire à Gènes pour réveiller l'ardeur des prétendus amis de l'Italie. Le farouche conspirateur s'exprime avec une grande franchise et parle la tête haute en face de Ratazzi. Sans crainte de blesser les susceptibilités de ce dernier, il dit que le pouvoir est aux mains d'une coterie.

Garibaldi parcourt l'Italie en triomphateur. Dernièrement, il a fait une entrée triomphale à Milan et jamais, dit-on, plus enthousiaste réception ne fut faite à un souverain. Rendu à son hôtel, il fut plusieurs fois obligé de paraître au balcon pour adresser quelques mots à une multitude en délire et qui, lorsqu'il passait dans la rue, se disputait l'honneur de toucher les habits ou plutôt la magique chemise rouge de l'aventurier. Evidemment Garibaldi éclipsa Victor - Emmanuel ; on se rappelle l'accueil réservé que ce dernier rencontra, lors de sa visite dans les provinces annexées. Il est bien à craindre que Garibaldi, sous le prétexte d'établir des exercices de tir national, ne joue quelque mauvais tour à Victor-Emanuel.

A voir agir les Piémontais dans le royaume de Naples, on dirait que tous les moyens leur sont bons pour atteindre leur but. Les plus atroces cruautés, telles que exécutions sans jugement, incendies des villages soupçonnés de donner asile à des *brigands*, rien ne les arrête. On brûle les gens tout vifs lorsqu'on trouve que la fusillade est trop lente.

Voilà comment on veut régénérer l'Italie. Pour effrayer les habitants, on a recours aux plus infâmes moyens, des proclamations barbares sont affichées dans toutes les places publiques : nos lecteurs peuvent juger de toutes par la suivante :

"Soldats ! soyez inexorables comme le destin, contre de tels ennemis, la pitié est un crime. Nous voulons détruire et anéantir le vampire sacerdotal, le vicaire, non du Christ, mais de Satan. Nous purifions par le fer et par le feu les pays infectés de cette bave impure."

En Angleterre, l'exposition occupe tous les esprits ; on s'attend à voir à cette occasion la visite de plusieurs têtes couronnées, nous avons déjà mentionné le nom de l'Empereur des Français, la princesse de Prusse doit maintenant être à Londres.

La princesse Alice, seconde fille de la reine Victoria, s'occupe à faire les préparatifs nécessaires à son mariage avec le Prince Louis de Hesse.

Il paraît que Jefferson Davis, le président de la confédération du Sud, va prendre le commandement de l'armée confédérée à Yorktown.

Le général Hunter a capturé le fort Pu'aski après un bombardement de deux jours. Trois cents prisonniers, avec beaucoup de matériel de guerre sont tombés entre ses mains. Le général Banks a aussi pris possession de Newmarket.

Après avoir terminé la guerre avec Tripoli, les Etats-Unis se trouvaient en paix avec toutes les puissances, leurs habitants purent alors se livrer au commerce et donner une grande impulsion à l'industrie et aux découvertes; c'est vers cette époque que le génie inventif de Fulton, dota sa patrie d'une admirable invention en appliquant à la navigation la force de la vapeur. Il lança le premier *steam-boat* sur l'Hudson en 1805. Une foule immense était accourue à ce spectacle et contemplait, avec admiration, cette œuvre du calcul et du génie.

L'Europe était alors en feu; la France révolutionnaire avait à sa tête un homme dont le génie et les vastes ressources firent trembler les rois de la vieille Europe. Napoléon désirait surtout humilier l'Angleterre qui était toujours en avant sur le continent pour contrecarrer ses desseins et soulever des coalitions contre le soldat couronné. Les deux partis exclusivement occupés à se nuire, se préoccupaient peu de violer le droit des neutres.

Le gouvernement britannique donna l'exemple, en déclarant en état de blocus une partie des côtes occidentales d'Europe, depuis l'Elbe jusqu'à Brest. Ce blocus n'était qu'un mot vide de sens; aucune force maritime n'aurait pu le réaliser d'une manière complète, néanmoins il exposait les neutres à la rencontre des croisières anglaises, et entraînait alors la capture des navires; quelque fois même des équipages, comme nous allons le voir. Napoléon, que ses victoires avait conduit dans la capitale de la Prusse, répondit par le décret de Berlin en 1806, aux proclamations du gouvernement anglais en déclarant les lies britanniques en état de blocus et en leur interdisant toute communication avec le continent.

Les rigueurs que nous venons de signaler, n'atteignaient pas leur but, elles étaient beaucoup moins de torts aux belligérents qu'aux puissances neutres. Les Etats Unis se trouvaient à souffrir beaucoup plus que les autres de cet état d'irritation. N'ayant pu obtenir la révocation des ces ordres qui frappaient leur commerce, le gouvernement fédéral publia (Mars 1809) un acte qui interdisait l'entrée des ports américains à tous les vaisseaux, soit anglais, soit français. En vertu du droit de recherche que s'arrogeait l'Angleterre, cette puissance se permettait de visiter les vaisseaux américains et d'enlever les matelots déserteurs. C'est ce qui arriva à la frégate *Citizens*. Rencontrée en mer par un croiseur anglais, son commandant

refusa la visite de l'officier et aussitôt le navire anglais ouvrit son feu sur la frégate américaine. Le commodore Barion n'ayant pu se préparer au combat amena ses couleurs après avoir essuyé le feu pendant 30 minutes.

Ces mesures furent les derniers actes de l'administration de Jefferson dont le second terme de présidence expirait en 1809. Il avait soutenu avec force, mais sans provoquer une rupture les droits de la neutralité: il avait saisi avec habileté toutes les chances de conserver la paix. Madison fut élu président.

L'Empereur Napoléon ayant annulé ses décrets, les Américains reprirent leurs relations commerciales avec la France. Les Anglais, au contraire, persistaient dans leurs mesures. La presse des matelots Anglais à bord des vaisseaux Américains continuait toujours; de 1803 à 1811 ils n'enlevèrent pas moins de 900 hommes, enfin le congrès déclara la guerre en Juin 1812. On peut regarder la conduite de l'Angleterre comme une faute politique d'autant plus grande, que les Etats Unis avait fait de grand progrès depuis leur émancipation: leur population s'élevait à près de 8 millions, leur territoire s'était accru de la Louisiane du Kentucky et de l'Ohio. Toutefois l'esprit belliqueux, la nation était assoupie et les illustrations de la guerre de l'indépendance avaient terminé leurs carrières; mais la génération nouvelle apprendra en peu de temps le métier de la guerre.

Le plan de campagne formé à Washington, avait pour but principal la capture de Montréal; trois armées devaient envahir le Canada simultanément, l'une s'avancerait par le Détroit, l'autre par Niagara, tandis qu'une troisième expédition, partie de Plattsburg, rejoindrait les autres dans leur marche contre Montréal. Ce fut un plan manqué. Le général Hull, vétéran de l'armée de 1775, envahit le Haut-Canada et se rendit bientôt avec presque toute son armée. Ayant été plus tard échangé, il fut traduit devant une cour martiale et condamné à mort pour lâcheté, on lui fit pourtant grâce en considération de ses services pendant la révolution. L'armée du centre, commandée par Van Rensselaer, fut aussi obligée de poser les armes. Celle du Nord, poussée jusqu'à Lacolle où elle rencontra les gardes avancés du major de Salaberry qui, par sa résistance les obligea à rebrousser chemin.

Les premières hostilités étaient toutes au désavantage des Américains. Cependant le peuple ne se laissa pas décourager par ces revers, l'armée brûlait du désir de venger ses défaites passées et montrer aux Anglais qu'elle était la digne fille des héros de Saratoga et de Yorktown. Sur mer la

fortune s'était montrée plus favorable aux Américains; après des engagements acharnés, ils s'emparèrent de plusieurs vaisseaux anglais, il n'en fallait pas davantage pour satisfaire l'orgueil national, et on pensait, avec raison, que ce n'était pas une petite gloire de tenir tête à la maîtresse de la mer.

En 1813, le plan de campagne ne fut pas changé, les Américains divisèrent de nouveau leurs forces en trois armées. Le général Harrison, commandant de la première armée, parvint à se maintenir en Haut-Canada après avoir livré plusieurs combats à Proctor, grâce surtout à la coopération de la flotille américaine qui avait conquis la suprématie sur le lac Erie. Harrison défit Proctor à Moravian-town. C'est dans cette bataille que périt le brave chef indien Tecumseh. Les Crisques, qui avaient pris les armes à la voix de ce chef furent battus par les généraux Claiborne, Floyd et Jackson en différents endroits et enfin forcés de déposer les armes.

A. D. D.

(A continuer.)



A VENDRE

AU BUREAU DE L'ABELLE

LE CHANSONNIER

DES COLLEGES

MIS EN MUSIQUE.

Prix, en gros. 2 sch 3d.

. détail 3 sch.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

L'Abeille paraît, autant que possible, une fois par semaine. Le prix de l'abonnement est de 2s. 6d. payable d'avance. Les Pensionnaires s'abonnent au bureau de l'Abeille.

AGENTS :

- A Sainte-Thérèse. M. A. Dagenais
- A la Pointe-Lévi. M. E. Clément
- A la Petite-Salle. M. G. Giroux
- Chez les Extérieurs. M. C. Oingré

ANGELME BOUCHER, Gérant